

Un « philosophe français » label rouge Relecture tripodienne d'Alain Badiou

Anouk BARBEROUSSE
(Université Paris-Sorbonne)
Philippe HUNEMAN
(CNRS)

Carnet Zilsel, 1^{er} avril 2016, <http://zilsel.hypotheses.org/2548>

Licence Creative Commons
Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative
Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale
Pas de Modification 4.0 International



« History is full of avatars of this repression, as well as of the trace of the fight that has been either fought, or unfought but inhabited by the virtualities of the fight. »
Benedetta Tripodi

On eût pu prêter aisément à Benedetta Tripodi, auteure d'un récent article d'« ontologie politique alternative » badiouienne intitulé « Ontology, Neutrality and the Strive for (non)Being-Queer », un destin brillant dans l'univers de la théorie critique et postmoderne. Porteuse d'une pensée dont la radicalité n'a d'égale que le souci de ne point adhérer aux us sémantiques les plus bourgeois, cette jeune philosophe semblait en effet allier aux nouveaux herméneutes du *gender* les figures de proue de la métaphysique française contemporaine, à commencer bien entendu par son représentant le plus médiatique, Alain Badiou. Néanmoins, Benedetta Tripodi n'existe pas, ce qui constitue un handicap assez fâcheux dans l'académie comme au dehors. Elle est l'alias d'une intervention – ou comme disent les artistes, une « performance » – dont nous souhaitons expliquer ici les raisons et la signification.

C'est l'histoire d'une farce

En automne 2015, à la suite d'un appel à communication de la jeune revue *Badiou Studies* sur le thème « Towards a queer badiouian feminism », nous avons soumis, sous le pseudonyme de Benedetta Tripodi, l'article susmentionné¹. Il a été évalué, accepté pour publication et publié dans le numéro 4 (1) de cette revue². Par ailleurs il n'a absolument aucun sens, et nous sommes bien placés pour le savoir puisque nous l'avons intégralement rédigé (même s'il comporte de longues citations de Badiou et d'autres auteurs).

La démarche est aujourd'hui classique : écrire un article absurde, puis le faire publier par ceux-là mêmes dont on pointe le manque de rigueur logique ou méthodologique. Le canular d'Alan Sokal en est l'emblème le plus fameux, et il y aurait sans

¹ Le pseudonyme a bien évidemment été choisi au hasard. S'il existe des personnes portant ce nom, elles n'ont aucune relation avec cette affaire et nous leur présentons nos excuses si elles s'en offusquent. Il n'y a toutefois selon nous aucun préjudice afférent à cette homonymie.

² Tripodi B., « Ontology, Neutrality and the Strive for (non-)Being-Queer », *Badiou Studies*, vol. 4, n° 1, 2015, p. 72-102. L'article est disponible en *open access* sur le site de la revue : <http://badioustudiesorg.ipower.com/cgi-bin/ojs-2.3.6/index.php/ijbs/article/view/100/pdf>, accédé le 31 mars 2016.

doute à écrire une intéressante histoire du pastiche ou de la parodie dans les champs intellectuels, en incluant les canulars les plus marquants, dont très récemment celui proposé par Jean-Pierre Tremblay et dévoilé ici-même. Si les usages et les intentions peuvent être multiples, l'enjeu du canular parodique reste toujours le même : attaquer l'adversaire intellectuel en le tournant en ridicule, au lieu de s'engager dans une controverse souvent lassante et sans fin, du fait que les opposants partagent trop peu idéologiquement ou conceptuellement pour que la controverse ait une chance d'aboutir quelque part.

Nous avons ici ciblé les *Badiou Studies*, une revue assez récente dont l'intitulé dit exactement le programme, et qui s'inscrit dans la mouvance postmoderne à la suite des *Baudrillard Studies* puis de l'*International Journal of Žižek Studies*. L'enjeu est évidemment la place d'Alain Badiou dans la philosophie française, mais aussi de manière générale dans le champ des médias et ce qu'on pourrait appeler la théorie politique.

Aussi incroyablement irritantes que puissent être certaines des postures d'Alain Badiou, entre mégalomanie et violence verbale réminiscence des plus belles heures de feu la gauche prolétarienne, c'est sa place et son aura intellectuelles qu'il s'agit de déconstruire ici. Nous n'avons pas tant voulu produire une argumentation à charge, qu'une illustration par l'absurde de certaines failles dans son système de positions comme dans l'engagement de ses sectateurs.

Pour clarifier le projet Tripodi, il faut tout d'abord décrire en quelques mots ce système de positions. Nous ne sommes pas sociologues, la description qui suit se fonde sur notre activité de chercheurs en philosophie depuis une quinzaine d'années, et notre observation de la place de ce qu'on appelle parfois la « pensée Badiou », de ses supporteurs et de ses usagers, au sein des trois champs académique, politique et journalistique.

La place du personnage conceptuel « Alain Badiou » en 2016 est assez paradoxale : sur le plan politique, se faisant l'avocat d'une théorie éculée (le maoïsme, recyclé sous le nom d'« hypothèse communiste »), il est régulièrement pris au sérieux et invité comme un emblème de la gauche radicale d'aujourd'hui. Sur la scène extra-académique, il est profondément hostile à ce que l'on pourrait appeler les « philosophes médiatiques », qu'ils soient les « Nouveaux philosophes » d'hier, dont on comprend bien que leur combat antitotalitaire ait pu agacer le garde rouge de la pensée, ou bien les figures coutumières des hebdomadaires à grand tirage, par exemple Michel Onfray ou Alain Finkielkraut (avec lesquels on note qu'il a régulièrement soutenu des débats publics et parfois aussi publié) ; mais en même temps, il partage au fond leurs méthodes d'intervention publique. C'est peu dire néanmoins qu'il n'est pas une figure unanimement vénérée dans la philosophie universitaire. De fait, trois des segments principaux de la philosophie académique française – soit les philosophes analytiques (où nous nous incluons en tant que philosophes des sciences), les historiens de la philosophie, et les phénoménologues – qui généralement, à voix haute ou dans leurs rêves diurnes, se vouent les uns les autres aux gémonies – s'entendent ici pour estimer que la philosophie de Badiou est largement surévaluée, en plus d'être surexposée. Malgré ce rejet facilement identifiable, le pouvoir académique de Badiou est assez tangible et se situe socialement entre

le champ universitaire et le champ médiatique (nombreuses conférences à lui consacrées, numéros spéciaux de revues, collections dirigées, etc.).

Expliquer sociologiquement les sources et les conditions d'exercice de ce pouvoir demeure bien au-delà de l'ambition du présent texte. Il y aurait là toutefois matière à un exercice salutaire de démystification de la production intellectuelle française. Mais en deux mots, comprendre la position de Badiou dans les systèmes qu'il traverse requiert de distinguer plus finement que la simple dualité académie-médias (par exemple, la presse telle que *Le Monde* ou le *Nouvel Obs*, la radio comme *France Culture*, etc.). À côté du « noyau dur » de l'enseignement supérieur et de la recherche – l'« académie », pour dire vite – c'est-à-dire l'université et les établissements de recherche (CNRS, INSERM, INRA, etc.), il faut reconnaître une zone médiane, qui inclut l'édition, l'organisation de séminaires ou de conférences extra/para/crypto-académiques ne délivrant aucun diplôme (par exemple, le Collège International de Philosophie, certains séminaires réguliers ouverts tenus dans des institutions savantes, divers centres ou instituts de philosophie auto-institués, les Universités populaires, etc.). Si le pouvoir de Badiou dans le noyau dur est très limité (comme en témoigne la faible proportion de ses anciens doctorants qui parviennent à obtenir en France un poste d'enseignant-chercheur en philosophie³), sa puissance dans la zone médiane est massive (innombrables publications de livres par an, apparitions à volonté dans les théâtres, sur les plateaux, etc.). Elle rend sans doute compte de son omniprésence médiatique : Badiou a tout du « bon client ». La description est difficile parce que le statut des instances de chacune des zones est labile, certaines instances de la zone médiane pouvant passer dans le noyau dur (des « centres » ou « instituts » peuvent un jour devenir « départements » ou « unités de recherche », des universitaires peuvent se consacrer exclusivement à une production non-académique plus gratifiante, etc.), et parce que le pouvoir dans une zone n'est pas strictement localisé (ainsi, Badiou peut influencer, *via* ses quelques épigones dans le noyau dur, sur les dynamiques de celui-ci). Il faut reconnaître toutefois l'existence de cette zone médiane pour comprendre comment l'inversion simple et banale entre les pouvoirs et valeurs dans la sphère médiatique et dans le champ

³ Un très rapide tour d'horizon indique que les doctorants dirigés par Badiou n'ont pas, en proportion, davantage obtenu un poste universitaire que ceux qui sont dirigés par des philosophes de sa génération ou de la précédente – le ratio universitaires/anciens doctorants semble même plus faible dans le cas de Badiou. Par ailleurs, parmi ceux qui obtiennent des postes, la majorité ne l'obtient pas en France, et il ne s'agit pas toujours de postes dans des départements de philosophie. Les raisons peuvent être multiples : il semble que parfois le candidat, obtenant un poste dans son pays d'origine, n'ait pas cherché à en trouver un en France. Une première remarque sociologique sur cette question : on pourrait, au vu de sa répartition, penser à distinguer des stratégies de recrutement de doctorants, en fonction du ciblage étranger *versus* Français (les étrangers étant plus à même de porter la bonne parole du maître hors les murs...), et ainsi distinguer les différents maîtres d'une même génération. Seconde remarque : la diffusion des anciens doctorants n'est qu'un indicateur faible de puissance académique, d'abord parce que la relation entre le directeur et le doctorant peut être plus ou moins lâche ; ensuite parce que le recrutement (dieu merci !) ne doit souvent rien à la puissance du directeur de thèse ; enfin, parce que les « disciples », ou du moins les relais d'un auteur (Badiou en l'occurrence), peuvent être des jeunes chercheurs qui n'ont pas travaillé avec lui en thèse.

académique pur – laquelle explique pourquoi un acteur du noyau dur aura souvent du mal à publier dans la presse – est totalement insuffisante pour rendre compte de phénomènes tels que Badiou ou Žižek. La zone médiane est stratégiquement cruciale parce qu'en son sein, on peut endosser la posture du marginal (on pense hors les murs de l'académie) sans toutefois recevoir l'opprobre qui, dans l'intelligentsia, s'attache peu ou prou aux renommées exclusivement construites dans la sphère médiatique ou politique⁴.

B-A-BA de la pensée badivine

Quoi qu'il en soit, Badiou est effectivement, comme il le dit lui-même en toute modestie, « le philosophe vivant français le plus lu et commenté »⁵. Reste à savoir comment et par qui.

La pensée Badiou est à deux étages, ainsi qu'il le présente lui-même. D'abord il y a une métaphysique – représentée par *L'Être et l'événement* (Le Seuil, 1988), et par la *Théorie du sujet* (Le Seuil, 1982) –, assez absconse puisqu'elle stipule que la théorie mathématique des ensembles est l'ontologie véritable, clame que la vérité n'est pas du tout un accord entre discours et réalité mais un événement pour nous mystérieux auquel il faut être fidèle, et que l'événement lui-même y reçoit des caractérisations dignes de la théologie négative sans qu'on puisse s'en former aisément une idée claire (sinon qu'il ne rentre pas, lui, dans la théorie des ensembles)⁶. Ensuite, il y a les théories locales, de philosophie esthétique et, en particulier, politique. Beaucoup des admirateurs de Badiou (il suffit de lire par exemple les commentaires lais-

⁴ Pour éviter tout malentendu, soulignons qu'il ne s'agit pas ici de jugements de valeur. Appartenir au « noyau dur académique » n'est pas du tout gage de travail intéressant, et à titre personnel, il nous arrive de prendre plus d'intérêt à lecture de productions d'auteurs situés dans la zone médiane, qu'à celle d'universitaires établis. Nous proposons simplement une description (brève) d'une structure de l'activité intellectuelle française et de sa diffusion. Elle nous semble pertinente ici car seule une telle structure institutionnelle permet les stratégies de légitimation telles que celle qui nous occupe dans le cas présent. Ce serait un contresens que de nous lire comme des thuriféraires de la forme et de la hiérarchie universitaires, comme hourdant une défense de l'universitaire discipliné et besogneux face au créateur sans frontières. Ce combat ferait totalement système avec la posture symétrique de la génialité fondatrice et déterritorialisante : un tel couple masque la carte réelle des positions et des territoires, et surtout la gamme des stratégies possibles et réalisées.

⁵ Pas de référence pour cette citation dont les références sous diverses formes sont nombreuses et faciles à trouver... Un article critique de l'un d'entre nous en mentionne certaines.

⁶ Un exemple de cette théologie négative, chez les exégètes du Maître : « Pour A. Badiou, on peut en effet lire l'entreprise déconstructionniste comme une théorie et une pratique philosophique de la "localisation d'un point d'inexistence", point qui ne coïncide guère avec le néant, n'étant pas une pure négation de l'être, mais une modalité singulière d'existence dans un grade minimal, "le moins possible", quasiment en pure puissance, virtuel si l'on veut, et pour cela décisif, car il permet de dé-totaliser l'état d'une situation et de penser la réactivabilité d'une vérité dans un monde où, justement, elle "in-existe" ». Boni L., « L'impasse de l'être comme passe du sujet : figures de la subjectivation chez Alain Badiou », *Dissensus*, n° 5, 2013, URL : <http://popups.ulg.ac.be/2031-4981/index.php?id=1382>, accédé le 29 mars 2016. Nous nous pencherons sur cette abscondité dans les dernières sections.

sés sur *Mediapart* à la suite d'un article qu'un de nous commit contre Badiou il y a quelques temps sur ce média ...⁷) sont essentiellement des fans de sa pensée politique, ou à la limite de ses écrits sur le cinéma. Mais c'est surtout son essai sur Nicolas Sarkozy qui l'a lancé dans le grand monde (après quelques polémiques homériques suscitées par son livre sur « le nom "juif" »⁸). Il faut reconnaître que le succès du syntagme qui en fait le titre, « De quoi X est-il le nom ? », ne cesse d'impressionner. Saluons l'artiste : au bas mot on compte aujourd'hui une centaine de reprises, où X est remplacé par, au choix, Daech, les violences récentes de Cologne, un youtubeur décérébré au pseudonyme cocasse de Durendal, ou même, et vertigineux à souhait, « le nom »...

Mais la politique badiouienne n'en finit pas de rappeler au mortel simplet qu'elle se fonde ultimement sur sa « métaphysique ». Dans un raccourci grotesque, le philosophe entreprenait d'ailleurs récemment (lors de sessions badiouiennes au théâtre d'Aubervilliers) de déduire l'hypothèse communiste de la méthode dite « diagonale » employée par Cantor pour prouver que le cardinal de l'ensemble des nombres entiers est strictement inférieur à celui des réels. Or la plupart des Badiouiens « politiques » se satisfont de savoir que cette métaphysique est profonde, mais ils n'y comprennent rien. Il leur suffit de savoir qu'il s'agit là d'un monument-de-la-Pensée-contemporaine ; c'est le cas, puisque c'est Badiou qui le dit ! Bref, le prophète auto-réalise ses prophéties. Et il y a désormais pour le confirmer une revue tout entière à sa pensée consacrée – comme c'est le cas pour Platon ou Nietzsche...

Curieusement toutefois, parmi les gens dont la profession est justement de faire de la philosophie des mathématiques, quasiment aucun ne prend Badiou au sérieux, à en juger par exemple par les occurrences de son nom dans les textes de référence de la philosophie *internationale*. Il en va de même pour la métaphysique, où là encore quasiment aucun des *Handbook*, *Companion*, etc., publiés par les presses universitaires à destination des étudiants avancés et chercheurs d'un domaine, ne mentionne Badiou, sinon précisément dans les collections exclusivement consacrées à la « philosophie continentale ». C'est encore plus net évidemment pour ce qui est de l'histoire de la philosophie (même si Badiou a publié sur Platon, Saint Paul, ou Deleuze...). Réciproquement, Badiou ne discute quasiment jamais ses contemporains sur les mêmes sujets. Simple politesse rendue, pourrait-on dire, mais on y verra aussi bien l'arrogance constante qui caractérise le personnage : une sorte de « je ne parle qu'aux génies » (ici, Platon, Gödel, Kant).

Plusieurs articles ont montré les problèmes abyssaux des thèses de Badiou défendues dans son *magnum opus*, *L'Être et l'événement*, en particulier celui de Ricardo et David Nirenberg⁹. L'ennui est qu'évidemment ceux qui y adhèrent ne

⁷ Commentaires sur Philippe Huneman, « L'éternel retour du Timonier vs. la nouveauté en histoire », Les invités de Mediapart, 3 février 2015, URL : <https://blogs.mediapart.fr/edition/les-invites-de-mediapart/article/030215/leternel-retour-du-timonier-vs-la-nouveaute-en-histoire>, accédé le 29 mars 2016.

⁸ Badiou A., Winter C., *Circonstances 3. Portées du mot « Juif »*, Paris, Lignes & Manifestes, 2005. On retrouve une critique dans Marty É., *Une querelle avec Alain Badiou, philosophe*, Paris, Gallimard, 2007. Nombreux articles et tribunes ont en outre paru dans les journaux.

⁹ Nirenberg R., Nirenberg D., « Badiou's Number: A Critique of Mathematics as Ontology », *Critical Inquiry*, vol. 37, 2011, p. 584-614.

s'embarrassent pas de cela, que souvent ils ne comprendraient pas, et ceux qui comprennent l'affaire n'ont pas besoin de ces démonstrations pour trouver fumeuse la métaphysique du garde rouge. On peut charitablement laisser de côté le fait qu'une thèse majeure de Badiou (« l'ontologie c'est les mathématiques »), si elle n'est pas trivialement fautive, est déjà quasiment dans Husserl sous une forme plus modeste (« l'ontologie *formelle* c'est la théorie des multiplicités donc les mathématiques »)¹⁰. Reste que sa « métaphysique de l'être » semble surtout réécrire en des termes bien grandiloquents le langage et les opérateurs de la théorie des ensembles, puis à proposer un saut extrême en faisant de l'objet mathématique « ensemble vide » un concept ontologique, portant sur le monde, sans déployer les conditions sous lesquelles les mathématiques pourraient dire quelque chose du monde. Ce dernier point constitue une objection philosophique radicale à la métaphysique de Badiou, et le rapproche au fond de Pythagore (« tout est nombre ») plutôt que de Platon (comme il le souhaiterait), ainsi que les Nirenberg le rappellent opportunément.

Le programme philosophique de Badiou, si on doit en dire deux mots, semble le suivant : réconcilier Jacques Lacan et Martin Heidegger par la théorie des ensembles. Ces trois choses n'ayant absolument aucun rapport, la tentative semble aussi bien désespérée que fascinante (le choix de l'adjectif vous classera parmi les zélotes ou les détracteurs du maître). Plus concrètement, on voit mal qui pourrait évaluer et critiquer cela : qui connaît la théorie des ensembles, en général, ignore parfois jusqu'à l'existence de Heidegger (et en tout cas, ignore tout de son enseignement) ou de Lacan, et réciproquement. Ces données en quelque sorte stratégiques suggèrent que cette philosophie, quel que soit son contenu, puisse être admirée par beaucoup mais comprise par quasiment personne. Et à lire *L'Être et l'événement*, concernant la théorie des ensembles, on voit mal comment quelqu'un qui l'ignore pourrait en apprendre quoi que ce soit dans ce livre (d'autant que Badiou saute souvent les démonstrations), tandis qu'un mathématicien aura tendance à y voir une affaire de philosophe, usant certes de mots étranges mais qu'il croira justifiés dans la discipline (s'il est charitable), et s'abstiendra d'y mettre le nez.

Quoi qu'il en soit, cette métaphysique profonde peut impressionner : celui qui parle ainsi n'est pas n'importe quel militant du Nouveau Parti Anticapitaliste qui,

¹⁰ Husserl E., *Logique formelle et logique transcendantale*, trad, Paris, PUF, §§33-44. C'est là une thèse philosophique forte (strictement anti-kantienne, par exemple, et assez proche de Frege). Les mathématiques sont une « théorie pure des multiplicités », et par là même, étudient *a priori* et de manière analytique la forme de tout ce qui peut être (et les théories où se dit cette forme). Le mot « multiplicités » (*Mannigfaltigkeit*) pourrait se traduire aussi bien par « variété », *manifold* en anglais, qui est l'objet de la discipline mathématique dite *analyse* – qu'Husserl a étudiée à ses débuts, au moment même où elle subissait une refondation radicale. La différence (le mot : « formelle ») d'avec Badiou est fondamentale philosophiquement. Car l'ontologie formelle ne dit rien d'une chose en tant qu'elle est une chose d'un certain genre (un arbre, un état, etc.) ; il faut pour cela une ontologie « matérielle », qui requiert des principes d'un autre ordre. Badiou semble négliger cette différence fondamentale : les mathématiques pour lui épuisent l'ontologie. Curieusement, *L'Être et l'événement* ne nomme Husserl que quatre fois (sur plus de 500 pages) et ne discute pas cette thèse majeure.

ensuite, encensera la dictature du prolétariat. Non, cette idée maoïste saugrenue que nous vend le Maître doit bien être philosophique si elle s'appuie *in fine* sur une telle métaphysique ! Mais la puissance de ladite métaphysique, en retour, n'est en quelque sorte « vendue » qu'en l'inscrivant dans une seconde structure de renvoi, qui articule cette fois-ci le Badiou « intellectuel français » avec le Badiou « penseur traduit et commenté » dans le reste du monde.

En effet, Badiou est depuis quelques années coutumier du slogan « nul n'est prophète en son pays ». Il est indéniablement traduit dans un grand nombre de langues, et commenté dans une myriade de revues anglo-saxonnes¹¹. Le métaphysicien est même l'égal des plus grands, puisqu'à l'instar de Kant ou Hegel – objets des vénérables *Kant Studien* ou des *Hegel Studien* –, une revue philosophique lui est consacrée, les *Badiou Studies* précisément... Mais ce simple fait peut se monnayer sur la scène française, puisqu'une telle aura ne saurait qu'indiquer la puissance d'un événement de la pensée, pour parler comme le Maître étalon.

L'aura étrangère est donc, immédiatement, une légitimation pour la métaphysique du philosophe : si je ne comprends rien à ces affaires d'événement, de compter-pour-un, de vérité avec un grand V (il y en a quatre, paraît-il), c'est qu'il s'agit de grande philosophie, puisque sont par ailleurs braqués sur elle les feux des projecteurs étrangers, en particulier anglo-américains. On constate donc ici une complexe structure légitimante, selon laquelle la valeur éminente de la théorie politique se fonde sur l'éminence de la métaphysique, tandis qu'à un second niveau la valeur de cette métaphysique, pour nous autres français, est attestée par son aura dans le monde académique étranger. Ce quadruple (ou deux fois double) montage, articulant métaphysique et théorie politique, puis puissance française académique et reconnaissance étrangère, permet de construire un double système de légitimation dans lequel un discours politique *a priori* aberrant (la révolution culturelle !¹²) peut séduire une large frange d'étudiants, de militants, ou même d'universitaires ou d'écrivains. La stratégie avait déjà bien fonctionné avec tout ce qu'il a ensuite été convenu d'appeler *French Theory* puis *Theory* tout court. Les « pensées » de Deleuze, de Lacan, de Derrida ou de Foucault sont rassemblées sous un label artificiel et signifient un âge d'or révolu de la Pensée française. Bien évidemment, construire l'aura du badiouisme dans les pays anglo-saxons est devenu singulièrement plus aisé du fait que, justement, on peut s'accrocher au prestige natif qu'acquiert tout penseur français *qua* français, puisque sa francité en fait un dépositaire naturel de la *French Theory*¹³. Comme le fromage, la mode, le luxe ou le vin, toute philosophie venue de France se pare d'emblée du cachet de l'authenticité, du moins pour le lecteur un tantinet postmoderne.

¹¹ Même si une consultation de la base de données Scopus, qui restreint à la littérature « *peer-reviewed* », diminue considérablement les chiffres et place Badiou au rang plus modeste d'une bonne partie de nos collègues en sciences humaines.

¹² On a hésité à faire ici un pastiche Kim-Il-Sungien de Badiou mais finalement nous en sommes restés là.

¹³ Nous en voulons pour exemple le destin des livres de François Laruelle, apparemment en tête des programmes de traduction anglo-saxons. Laruelle est une cible secondaire de l'article de Benedetta. C'est presque une cible trop facile.

La légitimation par l'audience étrangère révèle le même phénomène qu'en France : pour ce qui est de la philosophie théorique (et la « métaphysique de l'Être et de l'événement » appartient bien évidemment à la philosophie théorique), les instances étrangères philosophiques ne sont pas si éprises de la pensée-Badiou. Parmi les grandes revues philosophiques internationales, quasiment aucune ne cite Badiou. Le *Warwick journal of Philosophy*, seul journal de philosophie à le citer de façon extensive, est essentiellement centré sur la philosophie continentale postmoderne. La très estimable *Continental Philosophy Review* publie, certes, quelques articles à son sujet, comme il est d'usage au vu de son domaine, mais bien moins que sur la plupart des autres philosophes français « continentaux » ; et en tout cas, beaucoup moins qu'on s'y attendrait dans le cas où Badiou serait, de fait, le monument vivant de la discipline. Quoi qu'il en soit les revues philosophiques les plus respectables du monde entier, *The Journal of Philosophy*, *Philosophical studies*, *Mind*, *Erkenntnis*, *Journal of the History of Philosophy*, etc., n'en parlent presque jamais, alors qu'elles publient régulièrement des philosophes français, certes moins visibles. Nombre de nos propres collègues, plus jeunes d'une, deux ou trois générations que le Maître, sont même davantage cités que lui dans la *Stanford Encyclopedia of Philosophy* (soit un outil de référence, ouvert à toutes les traditions de la philosophie. Derrida ou Foucault y bénéficient d'un long article). De même, les livres consacrés à Badiou sont rarement publiés dans les collections de philosophie des éditeurs majeurs de la discipline, mais au contraire essentiellement concentrés chez les éditeurs quasi-exclusivement dédiés aux travaux postmodernes, comme Continuum books. Au final, sa prétendument « immense » réputation est quasi-essentiellement faite dans des publications et des départements qui relèvent de la communication, de la sociologie, et de ce qu'on appelle dans l'univers anglo-saxon les *X-Studies* (*Cultural Studies*, *Film Studies*, *White Studies*, *Heritage Studies*, *Postcolonial Studies*, etc.). Lorsqu'il donne par exemple à Melbourne une conférence où il est introduit comme the « *greatest living philosopher* », Badiou est ainsi, en réalité, invité à parler dans un département de... Media Studies¹⁴. Le phénomène en lui-même mériterait une analyse sociologique, et pourrait constituer un cas d'étude pour les processus de légitimation par l'extra-disciplinaire¹⁵.

¹⁴ Autre exemple : le département de *Cinema and Media Studies* de l'Université de York propose une *masterclass* « *Coming to terms with film-philosophy* » au mois de mai. Le « *highlight* » de l'événement est un *Special Event : Onstage Conversation with Alain Badiou*. On y présente notre penseur dans des termes très choisis : « Badiou, who has been called the most important philosopher since Gilles Deleuze, is the author of numerous books and articles that have helped define the major questions and contours of philosophy in the 20th and 21st centuries. » Soit dit en passant, la faculté de marquer deux siècles de son empreinte est enviable. Généralement le grand homme se contente d'un. Les mauvaises langues remarqueront aussi que ladite conversation est soutenue par la compagnie Bell, dont on sait l'engagement dans la lutte contre les ravages du capitalisme.

¹⁵ On touche du doigt ici quelque chose de propre peut-être à la philosophie : en effet on voit mal un physicien quantique vendre aux physiciens la valeur de son œuvre en affichant l'enthousiasme qu'elle a suscité parmi les *media studies*... On peut consulter l'article classique de Michèle Lamont sur Jacques Derrida, « How to Become a Dominant French Philosopher: The Case of Jacques Derrida », *American Journal of Sociology*, vol. 93, n° 3, 1987, p. 584-622.

Ainsi à l'étranger comme en France, les philosophes académiques des départements de philosophie ne raffolent pas de la pensée Badiou. On pourrait certes objecter qu'il n'y a pas que la philosophie académique dans la vie ; reste que vu le lexique de *l'Être et l'événement* ou de la *Théorie du sujet*, on ne voit pas trop comment des lecteurs qui ne sont pas philosophes professionnels pourraient y comprendre quelque chose (s'il y a quelque chose à comprendre) et surtout, avoir des outils pour évaluer ce qui est dit. Parmi ces derniers – ultime et subtile manœuvre – ceux qui peuvent vraiment lire de la sorte doivent déjà s'y connaître en mathématiques, ce qui limite le nombre de lecteurs compétents (et on doute de les trouver dans des départements de *Cultural Studies* ou de Communication...). Seulement en général, ce petit groupe de chercheurs – philosophes de la logique, des mathématiques ou des sciences, métaphysiciens analytiques éventuellement – ignore totalement Badiou. On peut y voir l'effet de cette abominable philosophie analytique dont Badiou déplorait l'hégémonie il y a quelques années¹⁶, ou bien dans une étrange diatribe dans *Le Monde* contre Aristote son supposé ancêtre. Néanmoins, en dehors de cela il n'y a pas grand monde susceptible de lire Badiou sérieusement.

Mais en dehors de ce petit cercle, le système de légitimation quadruple cerné plus haut fonctionne à plein. À partir de la position du penseur Badiou pourra ainsi parler de n'importe quoi, il aura toujours le monopole de la vision *philosophique* de la chose en question. Il peut donc, malgré son couteau entre les dents et son col Mao, endosser dans le même temps la position du vieux sage et venir disserter sur l'Amour ou le Bonheur, en multipliant son audience. On attend maintenant Badiou sur les bienfaits du sommeil, le covotage, l'enfance, la malbouffe ou la detox.

Pour terminer ce portrait de Badiou en « philosophe » *hype*, nous prendrons un seul exemple amusant de l'effet d'épate de sa pensée. Parmi ces petits textes destinés au grand public instruit et anticapitaliste, le penseur en a publié un l'an dernier sur le bonheur¹⁷. Dans sa recension parue dans le *Figaro* le 28 janvier 2015, Éric Zemmour, peu suspect pourtant de sympathies maoïstes, est sidéré par la profondeur du texte. Il écrit, sans rire : « Un ouvrage d'Alain Badiou, même bref, se mérite. (...) Hâtons-nous lentement. Mais restons aux aguets. Notre grand philosophe est un de ces faux lents qui défouraille sans prévenir. »¹⁸ Indéniablement, la pensée Badiou est comme un trou noir : elle aspire tout ce qui d'aventure s'approchera dans la densité quasi-infinie de son obscurité. Ce qui n'est point étonnant, puisque, comme pourrait dire Badiou, ou comme eût pu écrire Tripodi, l'événement est un trou noir de la pensée (et réciproquement).

¹⁶ « L'inconnue du Collège de France », *BiblioObs*, 26 juillet 2011, URL : <http://bibliobs.nouvelobs.com/essais/20110608.OBS4766/l-inconnue-du-college-de-france.html>, accédé le 26 mars 2016.

¹⁷ Badiou A., *Métaphysique du bonheur réel*, Paris, PUF, 2015.

¹⁸ « Alain Badiou vu par Éric Zemmour », *LeFigaro.fr*, 28 janvier 2015, URL : <http://www.lefigaro.fr/vox/culture/2015/01/28/31006-20150128ARTFIG00465-alain-badiou-vu-par-eric-zemmour.php>, accédé le 28 mars 2016.

Badiouisme, mode d'emploi

L'article de Benedetta Tripodi dans la jeune revue *Badiou Studies* vise à démonter le quadruple système de légitimation esquissé ci-dessus. Si cette revue dédiée au Maître, lequel fait d'ailleurs partie de son comité éditorial (!), a pu accepter et publier un article totalement vide de sens, on est autorisé à douter des standards philosophiques en jeu ici, et plus généralement, du sérieux philosophique de la petite communauté qui gravite alentour. L'existence de *Badiou Studies* comme il y a des *Kant Studien* ne saurait établir par analogie le statut cardinal de l'auteur dans l'histoire de la métaphysique (ou de la théorie politique) : en ce sens, on ne doit pas accepter sans réserve une équation faite entre la puissance et l'importance philosophique de la pensée Badiou, et la masse de ses fans à travers le monde. Telle était l'unique ambition de notre petite plaisanterie : déconstruire l'effet légitimant que cherche à atteindre la référence à l'audience philosophique internationale, pour la pensée Badiou et un certain nombre de textes et de positions connexes. Autrement dit, nous ne contestons pas qu'il puisse y avoir un intérêt philosophique réel pris aux livres de Badiou, que ceux-ci soient susceptibles de donner lieu à une discussion féconde, etc. Il ne s'agit pas, dans ces pages, ni même dans ce canular, de décréter qui est ou n'est pas un philosophe « intéressant », et de fait les goûts philosophiques, s'ils se doivent d'être argumentés, sont libres : on trouvera des philosophes professionnels pour trouver Hegel sans intérêt, penser que Pascal n'appartient pas à l'histoire de la philosophie, ou préférer de très loin Pierre Gassendi à Descartes. Donc, pourquoi pas Badiou ? Ce que nous attaquons, encore une fois, c'est le diktat qui voudrait que la suprématie de Badiou dans l'échelle de la philosophie soit une évidence, mesurable à une aura internationale prétendument objective. Nous soutenons, simplement, que Badiou est un philosophe comme un autre, que rien ne permet d'élever au-dessus de tous ses contemporains dans l'université française. Et en dehors de l'Université le bon sens tranchera aisément : à la différence de philosophes bien plus médiatiques comme Michel Onfray ou Luc Ferry, ce que raconte Badiou est totalement incompréhensible, ou (en politique) délirant.

À cela, l'enthousiaste badiouien aura une réponse toute faite : parvenir à publier un faux dans une revue tenue par des collègues postmodernes admirateurs du Maître, voilà qui est drôle mais ne veut rien dire du tout. Ce n'est ni une critique directe de Badiou, ni même une démolition en règle de ses émules. De plus, il n'y a rien de nouveau dans le fait que des gens, ou des revues, écrivent sur des philosophes des billevesées sans queue ni tête ; car les âneries publiées sur Hegel, sur Wittgenstein ou sur Platon sont innombrables. Mais en aucun cas on ne comptera cela à la charge de Hegel ou Wittgenstein. Dès lors, en quoi un tissu d'absurdités publié dans les *Badiou Studies* dit-il quoi que ce soit sur la valeur philosophique intrinsèque de l'œuvre badiouienne ?

À ces prévisibles dénégations, nous ferons trois réponses pour clarifier par avance et éviter des disputes oiseuses :

Premièrement, le texte de Tripodi n'est pas, encore une fois, une réfutation ou un démontage complet de la métaphysique de Badiou. Il vise, plus simplement, à exposer l'inanité d'une légitimation de la pensée Badiou comme lumière ou horizon de

notre temps, fondée sur une mesure de la diffusion et de l'intérêt dont la philosophie en question fait l'objet.

À la différence de Hegel ou de Wittgenstein, Badiou *est* au comité éditorial des *Badiou Studies*. La chose, en elle-même comique, implique qu'il a une certaine responsabilité morale dans le contenu des textes publiés. À moins que son nom ne soit cité dans le comité pour des raisons purement cosmétiques ou de légitimation éditoriale ? On n'imagine pourtant pas un instant que Badiou n'ait pas lu l'article de notre collègue virtuelle.

Enfin, si on peut aisément tenir Hegel comme un immense philosophe malgré ses obscurités, et écarter comme insignifiantes pour la valeur de son œuvre les milliers de pages absurdes qui lui sont toujours consacrées, les choses sont assez différentes dans le cas présent. L'importance de Hegel n'a rien à voir avec, par exemple, le dernier *opus* de Slavoj Žižek¹⁹ à son sujet (lequel semble strictement inintelligible, malgré l'étrange écho médiatique qu'il a suscité), mais se mesure au legs de la philosophie hégélienne dans l'histoire de la pensée – une bonne partie des philosophies majeures depuis Schopenhauer, de Marx à Mc Dowell ou Sartre, en passant par Bradley, ont tenu à discuter le système hégélien. Cela vaut pour des tendances philosophiques aussi diverses que la phénoménologie (Sartre) et la philosophie analytique du langage (Brandom). Ni Žižek, ni l'étrange *Glas* de Derrida, ne signifient quoi que ce soit par rapport à la pensée hégélienne (peut-on raisonnablement soutenir). Pareillement, Husserl, bien qu'il soit l'objet de commentaires postmodernes impénétrables pour des philosophes professionnels, reste une référence majeure de tous les philosophes des mathématiques, tout comme des métaphysiciens analytiques comme non-analytiques – et même Heidegger, du moins sa somme *Être et temps*, est parfois lu avec intérêt par des philosophes de l'action. Or, rien de tel dans le cas de Badiou. Son prestige philosophique présente un caractère très local. C'est pourquoi, dans ces conditions, la farce de Tripodi ne saurait être balayée d'un revers de la main.

Chemins qui ne mènent nulle part : Laruelle et l'impasse Badiou

Le texte de Tripodi, comme on le verra aisément, « joue Laruelle contre Badiou » (selon un syntagme en usage ces temps-ci). Il introduit une critique supposément inspirée de François Laruelle. Nous défions quiconque de formuler dans une langue compréhensible à, mettons, un philosophe des sciences ou un métaphysicien professionnel, en quoi consiste cette critique. Sans compter que, pour ce qui nous concerne en tout cas, la « philosophie » de Laruelle nous semble encore plus insensée que celle de Badiou : aucun de nous ne peut donner sens aux affirmations selon lesquelles l'Un est oublié de la philosophie, qu'il n'est ni divisible ni indivisible, qu'il est aussi bien Un que Autre, qu'il est forclos dans ou par la pensée – soit les

¹⁹ Žižek S., *Moins que rien*, trad., Paris, Fayard, 2015, préface d'Alain Badiou.

thèses séminales de la « non-philosophie » – et encore moins d’entrevoir les raisons de ces thèses²⁰.

Sa présence dans ce contexte est un indicateur de ce que pour nous, la signification d’un tel canular va au-delà de la pensée Badiou, de son usage par une population d’intellectuels de gauche plus ou moins académiques et plus ou moins branchés, et enfin de la sociologie de la légitimation intellectuelle dans un contexte internationalisé. L’un des dommages que subit actuellement la philosophie – sinon comme pratique académique, du moins dans sa réception extra-philosophique, auprès du grand public et parmi les étudiants²¹ – consiste dans la prolifération de discours supposément profonds qui sont, de fait, incompréhensibles parce qu’ils ne mettent en œuvre aucune procédure d’argumentation. C’est de cela dont, pour nous, Badiou est le nœud ; mais en vérité, Badiou est l’arbre qui cache la forêt. Pas à court d’imagination, Benedetta Tripodi avait soumis à *l’International Žižek Studies*, sous le doux nom cette fois de Lorena Varkan, un article (en réalité, le même que celui en question ici...) intitulé « First as feminism, then as queer: a set-theoretical account of neutrality », qui n’a jamais été confié à un *reviewer* ni rejeté (la revue ne semble pas être très efficace, ou peut-être ne reçoit-elle pas assez de soumissions pour devoir les traiter vraiment...) ²². Accélérationnisme, pop-philosophie, non-philosophie, etc. : tous ces labels apparus depuis une décennie collent facilement au type de discours dont nous avons intentionnellement produit et fait publier une caricature grossière.

Ce discours peut proliférer sans peine ni inventivité parce qu’il suscite une admiration proportionnelle à la promesse de sens qu’il propose, promesse en fait jamais remplie. Des journaux « grand public » comme *l’Observateur*, *Le Monde* ou *Libéra-*

²⁰ Pioché dans l’inépuisable *corpus* de F. Laruelle : « A Summary of Non-Philosophy », *Pli* 8, 1999, p. 138-148. Bien sûr cela sonne comme de la métaphysique. Il y a les mots-clés : Un, Être, Autre, et on leur rajoute des capitales pour bien insister sur le fait qu’on ne discute pas météo. Bien sûr tout philosophe connaît les pages de la *Métaphysique* d’Aristote où l’auteur discute de la convertibilité de l’Être et de l’Un, et beaucoup ont lu Plotin et sa théorie des degrés et émanations de l’Un (qui, comme chacun sait, « ne pense pas »). Mais le premier se laisse comprendre, il énonce ses raisons, et le second, même si plus obscur, reste l’auteur d’un système théorique serré où tous les liens entre les propositions sont compréhensibles quand bien même l’objet du discours (l’Un) peut être réfuté par certains contradicteurs. La relation entre le texte de Laruelle et ces pères fondateurs est de pure homonymie, au sens étymologique (il emploie les mêmes mots). Nous examinons cette homonymie dans nos dernières sections.

²¹ Le vertige des abysses est, c’est connu, un péché de jeunesse.

²² Pour égayer notre argument, citons le résumé de cet article qui restera hélas lettre morte et n’en fera pas « Événement » : « The strive for overcoming gender difference haunts western metaphysics since the advent of Heideggerian *Destruktion* – i.e., the emergence of the *Geschlecht* as a focal notion, as Derrida pointed out. Feminism metaphysics took on this quest, and neutrality came to the metaphysical foreground through political feminism. As it stands, queer theory and the queer movement repeat, in a Deleuzian sense, the original feminist vindication for un-gendering the differences gendered in late capitalism. I call “neutral” such an object of this repetition, and argue that its ontology can be formulated for the first time in the terms of Badiou’s theory of the event. The paper then questions the limits of the neutral ontology by invoking a laruellian non-philosophy. »

tion, peuvent ainsi constamment injecter de la prose de type badiouien dans leurs pages « tribune »; les auteurs en seront de multiples et interchangeable représentants du maelstrom postmoderne. Allez savoir pourquoi, tout se passe comme si des lecteurs se montraient sensibles aux charmes de la verbosité pure qu'exhale cette prose redondante. (Nous éviterons de donner des noms, mais un bel exemple serait la récente plaidoirie de l'ineffable Julien Coupat en faveur de l'abstention aux élections, ce qui n'est pourtant pas faire le jeu des journaux qui prospèrent sur fond de campagne.) Benedetta Tripodi aurait tout à fait pu publier ce type de textes, dans des journaux ou des magazines « intelligents ». Nous avons composé le canular Tripodi pour montrer que cette perspective est néanmoins très problématique. Pourquoi ? Tout simplement parce que l'effet d'image est désastreux pour notre discipline, la philosophie : de nombreuses personnes intelligentes et cultivées sont hermétiques à pareille prose et en tirent la conclusion que *toute la philosophie* est une sorte d'étalage de mots compliqués liés par un vague sens mystique propre à l'auteur. Les scientifiques, les ingénieurs, les médecins, de manière générale tous les praticiens de la rationalité, avec lesquels la philosophie, en tant qu'exercice très spécifique de la rationalité, a depuis toujours eu vocation à discuter, se sentent à bon droit exclus d'un tel discours et en retour ne le regardent qu'avec une extrême et légitime méfiance. Voilà qui est tout à fait dommageable pour la philosophie et, plus encore, pour la raison elle-même. C'est pourquoi il était nécessaire de dégonfler, par la farce, la baudruche badiouienne et la structure de légitimation qui la supporte.

Le lecteur pourra toutefois s'interroger sur un point : pourquoi avoir publié un article sur le triple thème « Badiou, féminisme et *queer studies* » ? D'une part, parce qu'il répondait à un appel à contribution ; d'autre part, parce que Badiou n'a rien écrit sur le féminisme, et que nous voulions montrer l'inanité de cette idée que la pensée Badiou est riche d'elle-même car elle permet d'éclairer *tous* les problèmes de notre temps : elle les éclaire sans doute, mais n'importe comment, et finit par rendre aveugle. On nous objectera – surtout venant d'un certain bord politique – que tout cela est bien méprisant et dommageable pour les *queer studies* comme pour les études de genre, et que Badiou, lui, du moins, a le mérite de soutenir et penser les luttes concrètes des opprimé-e-s contre leurs conditions de vie, alors que nous nous situons résolument du côté du manche (soit, sans jeu de mots, le mâle blanc cis hétérosexuel).

Il faut dire un mot de cette objection-ci, car c'est important. Aucun de nous n'a évidemment de méfiance de principe envers le féminisme ou la cause homosexuelle. De fait, nous avons constaté, dans nos vies et, à quelques reprises, dans nos organisations professionnelles, les ravages de l'inégalité des conditions entre les genres. Nous voyons tous les jours comme, depuis leur conception jusqu'à leur retraite – au moins – les femmes sont systématiquement traitées moins bien que les hommes ; et nous connaissons l'étendue des discriminations que subissent, ici et ailleurs (même si, ici moins qu'ailleurs) les homosexuel-le-s. Tout cela va sans dire, mais cela devait être dit, pour éviter, parmi les critiques qui nous attendent, celles qui seraient totalement hors-sujet. L'article cite de la littérature féministe et *queer* ; de la même manière il cite des textes de Bernays, Quine ou Foucault, que nous apprécions et utilisons dans notre travail. Évidemment la charge critique de la farce ne porte pas sur

la bibliographie ! Au risque de faire grincer des dents, nous pensons malgré tout qu'un certain type de littérature féministe ou *queer*, susceptible d'être publié dans des journaux amis des *Badiou Studies* (mais pas seulement), nous semble fait de la même étoffe que la prose de Tripodi. Il a de toute façon été épinglé depuis longtemps, les citations des amusantes lubies d'Irigaray en sont des indicateurs. Dans une note critique parue ici même, Julie Patarin-Jossec a réalisé un beau travail de démontage des « épistémologies féministes », dont certaines des champion-ne-s rentrent pour nous dans la catégorie de textes que nous ciblons²³.

S'il était purement opportuniste, le choix du numéro *queer/feminist* n'en est donc pas moins significatif pour nous ; il entend exposer l'inanité de certaines élucubrations *queer*/féministes faites sous pavillon postmoderne. Ultimement, nous pensons que ces discours desservent totalement la cause qu'ils prétendent défendre : personne de sérieux, au fond, ne pourrait être convaincu par une cause dont les avocats apparaissent comme des guignols. En un mot, l'inégalité des sexes et les discriminations homophobes sont une affaire bien trop sérieuse pour la laisser à la verbosité pure. Pire encore, ces discours théorico-emphatiques en roue libre oblitérent pour le grand public cultivé la quantité de travaux, en France, aux États-Unis ou ailleurs, de sociologues, d'historiens, de juristes ou de philosophes, qui s'acharnent à révéler les mécanismes micro- et/ou macroscopiques de la discrimination genrée. Pour une tribune sibylline de Beatriz Preciado sur l'hétéro-normativité ou la « colonisation des utérus » dans les pages d'un grand quotidien, combien de travaux ciblés, empiriquement riches, formellement novateurs et potentiellement émancipateurs – produits par d'authentiques chercheurs en sciences humaines et sociales du CNRS ou de l'Université –, qui ne passeront jamais la frontière du monde académique ?

Itinéraires dans le non-sens, I : La philosophie en queue de poisson

Disons-le en toute franchise : nous avons bien ri en écrivant puis en publiant cette histoire. Et nous espérons un peu faire rire les autres. C'est le but principal de notre farce. Mais néanmoins nous mesurons combien notre canular nous a fait toucher du doigt deux ou trois vrais problèmes philosophiques sur lesquels il est à présent utile et important de dire un mot. Car cette expérience d'écrire un texte totalement vide de sens du début à la fin sous les règles formelles de l'écriture académique (notes en bas de page, références, etc.) n'est pas philosophiquement inintéressante. Nous y glanâmes quelques aperçus de deux ordres : d'une part, sur le type d'écriture engagé par ce dont la pensée Badiou est le nom – la conjonction postmodernisme/*queer studies*/accélérationnisme/pop-philosophie, etc. –, dont Harry Frankfurt avait déjà esquissé des traits saillants dans son réjouissant opuscule *On bullshit*²⁴, et dont nous proposons ici une perspective en quelque sorte subjective ; d'autre part, sur

²³ Julie Patarin Jossec, « Comment ne pas construire un discours scientifique. Note exploratoire sur les “épistémologies féministes” du point de vue », *Carnet Zilsel*, 18 décembre 2015, URL : <https://zilsel.hypotheses.org/2343>, accédé le 27 mars 2016.

²⁴ Frankfurt H., *On bullshit*, Princeton, Princeton University Press, 2005.

l'expérience du pur non-sens, par laquelle nous commençons, et dont on ne sort jamais totalement indemne.

Il existe de nombreux générateurs de textes absurdes. Des informaticiens ou physiciens les utilisent pour proposer des fausses communications à des congrès qu'ils jugent bidons, et ainsi s'efforcent de les discréditer²⁵. Certains jouent aussi avec un programme amusant pour générer des textes postmodernes²⁶. Ces textes sont syntaxiquement corrects et intègrent assez de mots et de tournures de la discipline pour paraître pertinents à un non-expert, cependant qu'ils résultent au fond d'une intelligence passablement artificielle.

Pourtant, autre chose est en jeu ici : écrire un texte non seulement syntaxiquement correct et porteur des bons marqueurs lexicaux, mais tel qu'une personne dans la discipline puisse le prendre pour assez « proche » des textes qu'elle a l'habitude de lire pour le considérer comme publiable. On produit une sorte de ressemblance, de vague « air de famille » avec une prose qui nous est donc familière. Les phrases bien construites ne peuvent donc pas s'enchaîner au hasard comme dans les résultats des générateurs automatiques de textes ou de résumés. On doit, pour les produire, suivre un type d'enchaînement non-aléatoire qui n'est pourtant pas de l'ordre de la motivation logique ou argumentative, ne serait-ce que parce qu'enchaîner non-aléatoirement sur une phrase qui n'a aucun sens est autre chose qu'une construction de propositions appuyée sur des règles argumentatives.

La ligne de crête était étroite : il nous fallait composer un texte qui, sans être pur non-sens (en tant que syntaxiquement incorrect), ne revêtisse pour autant aucune signification. On le sait, le problème de la relation entre sens et pur non-sens syntaxique est une énigme philosophique. Wittgenstein, par exemple, soutenait l'opinion radicale selon laquelle tout ce qui est syntaxiquement correct, apparemment signifiant mais ne faisant pas (vraiment) sens, comme « les trous noirs exacerbent le théorème » (A), est en réalité insignifiant de la même manière que n'importe quelle phrase syntaxiquement défailante (« le vert est où » [B])²⁷. De fait, si intuitivement on sent bien que ces deux exemples imaginaires sont différents, le premier (A) étant bien plus évocateur que le second (B), on est bien en peine d'explicitier le critère qui rend raison de cette différence. On pourrait donc, avec Wittgenstein,

²⁵ Voilà par exemple le résumé et le début de « A case for Scheme », cosigné par Philippe Huneman et Alain Bashung: « *Abstract*. End-users agree that electronic modalities are an interesting new topic in the field of artificial intelligence, and security experts concur. In our research, we prove the exploration of write-back caches. In our research, we examine how flip-flop gates can be applied to the refinement of the World Wide Web.

I Introduction

Courseware and XML, while essential in theory, have not until recently been considered technical. A robust quagmire in machine learning is the development of probabilistic technology. Furthermore, contrarily, a confusing problem in operating systems is the visualization of the refinement of 802.11 mesh networks. The exploration of local-area networks would minimally amplify the study of online algorithms. »

²⁶ URL : <http://www.elsewhere.org/pomo/>.

²⁷ Sur Wittgenstein et le non-sens voir par exemple Chauviré C. (éd.), *Lire le Tractatus Philosophicus de Wittgenstein*, Paris, Vrin, 2009 (spécialement le chapitre de S. Laugier), et Diamond C., *L'esprit réaliste. Wittgenstein, la philosophie et l'esprit*, trad., Paris, PUF, 2016.

conclure qu'il n'y en a pas, sinon un simple ressenti subjectif, lequel ne suffit pas à fonder une différence sémantique objective. À l'inverse, on peut aussi répondre que les distinctions entre syntaxe, sémantique et pragmatique sont à repenser, et que, par exemple, la sémantique n'est pas radicalement disjointe de la pragmatique, et qu'il existerait de nombreux contextes possibles où on imagine que la phrase (A) fasse clairement sens pour des locuteurs (par exemple, une séance de psychothérapie collective pour praticiens de la théorie des supercordes)²⁸. Ceci n'est d'ailleurs qu'une des options possibles pour défendre l'idée de l'autonomie du non-sens syntactiquement correct.

Et il est en effet difficile de ne pas croire, dans le cas présent, que le texte de Benedetta, comme tous ses congénères, soit doté d'une qualité propre de non-sens. Par tout un tas de parentés, d'affinités, de rappels, d'échos, il fait miroiter du sens mais – pour parler comme les phénoménologues – n'en donne aucun. Une phrase telle que « *This tension between subjectivity and gender comes to the fore through the lens of the "count-as-one", the ontological operator identified by Badiou as the fluid mediator between set-belonging and set-existence* » laisse supposer qu'elle va parler de quelque chose (la tension entre la subjectivité, moi, vous, et le genre, social ou biologique – des exemples nous viennent immédiatement à l'esprit de cette tension), mais immédiatement après engage et embrume ce « quelque chose » dans des concepts dont on ne saurait pas du tout clairement exprimer en quoi ils s'y rapportent, ni même ce qu'ils veulent signifier : l'appartenance à un ensemble et l'existence d'un ensemble sont certes deux notions mathématiques précises, mais en quoi peut-il y avoir une médiation entre eux ? Comment peut-elle être « fluide » ? D'autres phrases dans le texte parlent de ce « quelque-chose » résistant à toute élucidation conceptuelle sérieuse, mais au fond aucune ne donne d'éléments pour répondre à ce type de questions. Et pour cause. Charge au lecteur de décrypter sur la base de fractions volatiles de sens, alimentant toujours plus un malentendu sémantique qui fait peut-être aussi le succès de cette rhétorique : on croit comprendre quelque chose, on se sent malin à agiter des contenus en réalité vides de sens.

Nous avons donc composé avec ce registre d'écriture qui accumule des propositions au sens jamais défini. Ce fut en soi une expérience déconcertante. La meilleure analogie, pour décrire ce type d'écriture, serait l'enfant français qui bredouille des paroles de chanson en « anglais ». Ce n'est pas de l'anglais du tout, mais ce n'est pas non plus totalement arbitraire : c'est un montage de sonorités qui sont ce qu'il perçoit comme de l'anglais, et qui gardent effectivement avec le français un écart semblable à celui que l'on pourrait mesurer entre la musicalité des phonèmes de l'anglais et celle du français. Mais ce n'est pas un discours en anglais, ces paroles n'ont aucun sens : techniquement, on appelle cela du « yaourt ». De même ici, le texte reprend la musicalité d'un certain type de discours, pour produire quelque

²⁸ Sur la différence entre sémantique et pragmatique et la difficulté à les séparer hermétiquement, voir Stalnaker R., « Pragmatics », *Synthese*, vol. 22, 1970 ; Récanati F., *Literal meaning*, Cambridge, Cambridge University Press, 2004 (on y trouvera la défense d'une vision où le sens d'un énoncé est toujours contextuel). Enfin, pour une vision générale de ces questions, confer Vernant D., *Introduction à la philosophie contemporaine du langage*, Paris, Armand Colin, 2011.

chose qui n'a aucune espèce de signification, mais qui en promet une du fait de la ressemblance développée avec tel ou tel style discursif qui en impose.

Si des lecteurs acclimatés à ce registre d'écriture pensent à bon droit y discerner des (faux) semblants de sens, nous soutenons fermement qu'il n'y en a aucun. La question qui se pose, dès lors, est la suivante : qu'en est-il d'un texte dont l'auteur dit qu'il n'a aucun sens, alors que le lecteur lui en trouve un ? Paul Valéry – qui s'y connaissait en matière de distorsion de sens – ne disait-il pas que de même que le fabricant d'une voiture n'est pas le mieux placé pour savoir comment la conduire et quoi en faire, l'auteur d'un texte n'a aucun privilège pour ce qui est de le comprendre, de l'expliquer et d'en faire usage ?²⁹ Valéry – et tous ses continuateurs, parmi les structuralistes – ne donnerait-il donc pas raison à ceux qui reconnaissent dans l'article de Tripodi quelque chose qui contribue à leur réflexion, quand bien même Tripodi n'aurait jamais voulu dire une telle chose ?

Curieusement nous nous trouvons dans un cas semblable à celui du poète selon Platon médité dans le *Ion* : il produit un discours qu'il serait bien incapable de reproduire, expliquer ou traduire, car un sens s'exprime par lui qu'il ne maîtrise pas ; mais le sage ou l'herméneute, eux, le peuvent. Peut-être un sens *queer* et féministe, laruelien en diable, mais fondamentalement badiouzien, s'est-il exprimé à travers nos personnes, prenant le nom et le (non-)visage de Benedetta, et se déposant dans le tissu discursif cousu de gros fils blancs de l'article ? Peut-être Benedetta Tripodi est-elle simplement le nom de ce (non) sens, et non le prête-nom de deux philosophes rationalistes soucieux de démonter ce qu'ils considèrent au fond comme une farce ? Le cas échéant, il nous faut nuancer notre assertion : « The Strive for neutrality » n'est pas un pur non-sens, mais il est *philosophiquement* un non-sens. Autrement dit, il a peut-être du sens – selon une notion de sens qu'élaborerait une possible et mystérieuse philosophie du langage –, mais celui-ci ne se produit et ne se discute *pas* selon les procédures argumentatives propres à la philosophie. Après tout, Platon ne disait pas autre chose. *Ion* n'est pas philosophe, car précisément, à ne pas être à l'origine du sens de son discours, il ne saurait en répondre et le défendre comme on l'attend de la part des philosophes.

Il y aurait intérêt à développer ici le diagnostic classique que faisait Rudolf Carnap lorsqu'il discutait « *Was ist Metaphysik ?* » de Martin Heidegger. On sait que pour lui, les énoncés heideggeriens comme *Das Nichts nichtet* (« le néant néantise ») ne veulent rien dire, réduisent le sens à néant, et pour cette raison ne relèvent pas de l'idiome philosophique : en réalité les philosophes qui s'expriment ainsi sont comme de mauvais poètes ou musiciens. Dans le cas présent, l'article de Benedetta, comme tous les textes de la famille qu'elle entendait représenter, ressortissent donc davantage à la poésie qu'à la philosophie ; ils se trompent de champ et ainsi trompent leur monde.

²⁹ « On n'y insistera jamais assez : *il n'y a pas de vrai sens d'un texte*. Pas d'autorité de l'auteur. Quoi qu'il ait *voulu dire*, il a écrit ce qu'il a écrit. Une fois publié, un texte est comme un appareil donc chacun se peut servir à sa guise et selon ses moyens : il n'est pas sûr que le constructeur en use mieux qu'un autre. Du reste, s'il sait bien ce qu'il voulut faire, cette connaissance trouble toujours en lui la perception de ce qu'il a fait. » Paul Valéry, *Cahiers*, Paris, « Bibliothèque de la Pléiade » Gallimard, 1974, t. II, p. 1191.

L'assertion de non-sens est toutefois contestable de manière beaucoup plus générale : après tout, un article de *Mind* sur les tropes, de *Philosophy of science* sur la relativité de l'ontologie, ne sont-ils pas totalement opaques au commun des mortels ? Bien évidemment. De même que n'importe quel texte de mathématique ou d'économie apparaît ésotérique à quiconque ne possède pas le *background* minimal pour le décoder... Certes, mais pour ce qui est de Tripodi, les philosophes professionnels que nous sommes reconnaissons qu'ils n'y comprennent rien. Ce n'est semble-t-il pas le cas dans les autres champs pour la plupart des textes qui s'y écrivent.

Sauf que, au fond – nouvelle objection à notre verdict –, les textes les plus pointus de la théorie de la cohomologie de Grothendieck, par exemple, n'étaient pas accessibles au commun des mathématiciens, et personne pourtant ne dirait que Grothendieck a produit du non-sens. Ne serait-il pas concevable que Badiou, ses épigones et de manière générale l'improbable constellation tripodienne fussent dans le même cas : une authentique avant-garde, dont le sens des textes attend d'être accessible au plus grand nombre des philosophes ? Nous ne le pensons pas, pour la simple raison que les champs académiques ne sont pas totalement cloisonnés : autrement dit, je peux heureusement comprendre davantage que les textes dans le champ où je travaille ordinairement, et il existe « autour » de mon aire d'expertise une aire d'intelligibilité dans laquelle je puis encore départager le sens du non-sens. Ainsi, en tant que philosophe des sciences, nous savons lire des textes de métaphysique analytique ou de la science dont nous nous occupons, et parvenons à discerner ce qui est à peu près sensé de ce qui ne veut rien dire – en particulier parce que, lorsqu'il s'agit de science empirique, des procédures de modélisation et d'expérimentation circonscrivent déjà un seuil de signification possible. Pour généraliser : le sens d'un discours est reconnaissable par un cercle plus large que les seuls producteurs de ce type de discours. Pour les textes d'inspiration tripodienne il semble qu'ils soient, eux, totalement isolés : au moins statistiquement, très peu de ceux qui écrivent autre chose sont capables d'y discerner un sens.

Itinéraires dans le non-sens, 2: « What it's like to be Benedetta ? »

Mais l'expérience d'endosser l'identité virtuelle de Benedetta Tripodi et d'écrire ce texte nous a été directement profitable, car elle nous a fait comprendre un peu mieux comment fonctionne ce type de textes ; autrement dit, comment ils peuvent être à la fois non-aléatoires et pourtant sémantiquement indéterminés. Il nous semble que là où le discours philosophique ordinaire fonctionne par concepts impliqués dans des arguments, ce type de discours fonctionne davantage par ce qu'on pourrait appeler aujourd'hui des *tags*. Sujet, sens, ontologie, neutre, genre, société, « non-quelque chose », événement, etc., ne nomment pas tant quelque chose, qu'ils indiquent qu'on est dans un type de discours où l'on va retrouver les positions, les valeurs et les engagements qui nous sont familiers. Ce sont des *tags* dans d'autres textes, de l'univers des textes postmodernes où l'article de Tripodi vient s'introduire. « Supplément » ne nomme rien, il ancre ce texte dans les textes de Jacques Derrida. De même s'agissant de « panopticon », qui ne réfère ici à rien de

précis mais fait acte de foucauldisme, nécessaire et suffisant dans cet espace référentiel surcodé. Faire apparaître systématiquement ces *tags* les uns après les autres produit l'impression qu'un discours au sujet de quelque chose est disponible, alors que, de fait, il n'y en a pas. Reste que cela permet à ceux qui usent d'une telle logique de *tags* de s'appropriier le texte. Le fourmillement et la circulation des *tags* entre les textes produit évidemment l'air de famille qui les relie et nous permet de composer l'article de Tripodi sans aucun souci d'une quelconque signification. Bien au-delà de Badiou, un large ensemble de discours, répartis entre les *X studies*, la « philosophie », la critique (littéraire), sont ainsi homogènes et parfois indiscernables. Le paragraphe suivant aurait pu être signé par Tripodi (c'est-à-dire nous) :

« The subject has no essence, no substance, no foundation, no transcendental structure, no knowledge of his own, which means that it is completely unsubstantiated and has no ontological meaning whatsoever before coming into contact with the event. This subject, determined first and foremost as completely formal, is unfounded and finds itself only on the fragments of a consistency that Badiou, using his peculiar terminology, defines as that of fidelity. »³⁰

Et ce résumé d'un article des *International Journal of Žižek Studies*, que nous venons de découvrir, paraît comme un écho du nôtre :

« This essay is an attempt to work through Žižek's basic philosophy (as a series of "axioms") to the point where it is definitively overcome, through the non-dialectical possibilities inherent in the particular standpoint he has taken. It is shown that, with Žižek, Hegel is not so much gone "beyond" (as one recent commentator in this journal claims), as that dialectics as such is shown to fail altogether. But what is a non-dialectics? The end of this essay develops this question in a return to Deleuze. »³¹

Dans ces textes, les *tags* sont inscrits selon un principe proche de la parataxe : ils sont superposés, suite à des associations quasi-libres. Le lien logique vient après, et il est plus ou moins aléatoire. Par exemple, dans une phrase comme « *This non-existence of the all-inclusive set is the reverse of the subjectivation of the subject, which is, in other words – through the equivocation between logocentrism and phallogocentrism – the subject of feminism* », les *tags* « subject » et « sets » sont le moteur de la phrase. L'auteur ressent comme une parenté entre le paradoxe de Russell (pas d'ensemble de tous les ensembles) et le fait que le sujet est un sujet ; donc les *tags* sont juxtaposés, du fait de la symétrie entre « subjectivation du sujet » et « ensemble de tous les ensembles ». Puis il faut établir un lien logique, et ce sera le terme « *reverse* » – vaguement motivé par le fait que cet ensemble russellien n'existe pas, alors que « subjectivation du sujet » est un terme positif. Bien entendu, rien n'est justifiable : aucun argument n'est avancé ici, il s'agit simplement d'une re-syntaxisation de la parataxe.

³⁰ Il est en réalité dans Vihalem M., « What is "the subject" the name for? The conceptual structure of Alain Badiou's theory of the subject », *Sign Systems Studies*, vol. 39, n° 1, 2011, p. 60-80. On appréciera l'invagination badiouienne du titre.

³¹ Cifone M., « Axioms in Ž – Notes on a Scandalous Appropriation of Philosophy Out of the Sublimity of the Thing », *IJZS*, vol. 10, n° 1, 2016.

Dans le chef d'œuvre de Badiou lui-même, Roger Scruton dénonçait déjà un flou d'enchaînements logiques qui confine à la parataxe (le formalisme mathématique fonctionnant ici comme un *tag*) :

« He invokes (as he constantly does) Georg Cantor's theory of transfinite cardinals, the axioms of set theory, Gödel's incompleteness proof or Paul Cohen's proof of the independence of the continuum hypothesis. When these things appear in Badiou's texts it is always allusively, *with fragments of symbolism detached from the context that endows them with sense*, and often with free variables and bound variables *colliding randomly*. No proof is clearly stated or examined, and the *jargon of set theory is waved* like a magician's wand, to give authority to bursts of all but unintelligible metaphysics. (...) *Being and Event* goes on like that for 500 pages, the *flow of mantic abstractions interrupted by snippets of mathematical jargon*, taken out of context from Cantor, Ernst Zermelo, Gödel or Cohen. »³²

Le système de *tags* fonctionne ensuite par assignation de valences différentielles aux divers *tags* ; ces échelles de valences sont excessivement binaires et finalement manichéennes. Ainsi en gros, « neutre » c'est bien, « capitalisme » ce n'est pas bien ; l'« événement » c'est bien, la « différence » également ; « *sameness* » c'est (le) mal, tandis que le « supplément » c'est bien, le « panopticon » c'est encore mal, et le « sens » est bien dans certains contextes et mal dans d'autres, etc. Ces jugements de valeurs ne sont pas prononcés, ils fonctionnent à l'état implicite dans l'élaboration du texte. Sans surprise, ni logocentrisme ni phallogentrisme ne sont dotés d'une valence positive (on comprend aisément pourquoi), et c'est ainsi que dans la phrase précédemment citée, on peut poser leur « équivocation » sans avoir à dire pourquoi, et en quoi elle consiste.

Quoi qu'il en soit, le lecteur éventuel et averti sait bien que ces deux démons, le phallogentrisme et le logocentrisme vont de pair. Luce Irigaray a dû le lui apprendre. Et c'est là justement le dernier ressort du fonctionnement du *tag* : il renvoie au groupe de textes, d'auteurs, de penseurs, de militants pourrions-nous même dire, dont on fait (ou aimerait faire) partie. Nommer l'équivocation du logocentrisme et du phallogentrisme, ce n'est pas produire une thèse quelconque pour laquelle on pourrait tenter de trouver des arguments, mais au contraire, s'inscrire et inscrire son texte dans un ensemble de locuteurs dont on partage, pour dire vite, un ensemble de croyances sur ce qui est juste ou bien. C'est là le principe existentiel d'une communauté de non-sens.

Outre les *tags*, le texte accumule les marqueurs stylistiques : *X qua X* (« *gendering qua gendering* », et l'on voit mal pourtant comment le *gendering* pourrait être chose mais passons...), le non-*X* (l'inénarrable « non-philosophie »), les parenthèses saugrenues qui font chic telles que *(non)-being* (« *a (non)-predication of the neutral* »), les traits d'union hors de propos (*in-difference, ne-utral, dis-position...*), les guille-

³² Scruton R., « A nothing would do as well. Review of Alain Badiou, *The adventure of French philosophy* », *Times literary supplement*, 31 Décembre 2012, nous soulignons. On notera que la critique de Scruton n'a rien d'une charge attendue menée contre la « philosophie continentale » au nom de la « philosophie analytique ». Scruton prend soin au contraire de montrer la différence entre Sartre, figure majeure de la philosophie continentale dont il souligne l'importance philosophique *generaliter*, et l'obscurité badiouienne.

mets mis en valeur comme dans : « *is put into "being" by the subject of feminism – and I write "being" and not being* » (parce que « *being* » est un *tag* de valence plutôt négative, comme on le sait depuis Heidegger et Lévinas). Ici aussi, la profusion de ces marques renvoie le lecteur à l'ensemble de textes qu'il affectionne, et fonctionne donc comme un indicateur de rectitude idéologique. Et les marques, ici, ont beaucoup en commun avec les marques au sens propre, celles du marketing : *tags* et marques jouent un rôle double d'adoubement (renvoyer à des textes connus dont on aspire l'idéologie dans le même temps) et de prémonition possible (avec ses *tags*, l'auteur du texte peut lui-même espérer que sa propre marque rencontrera le succès *via* la dissémination de nouveaux *tags*, le portant ainsi vers la renommée).

Et bien entendu, les références (Derrida, Foucault, Butler, Žižek...) fonctionnent de la même manière que ces marqueurs : en produisant de la reconnaissance. C'est là un point assez connu pour qu'on ne s'y attarde pas.

Tags, parataxe, valences, effet de renforcement de l'apparement clanique, marqueurs stylistiques : voilà donc à notre sens les ingrédients utilisés pour produire le texte de l'inénarrable Benedetta Tripodi. Nous pensons qu'ils sont de manière très générale à la source de beaucoup de ces discours dont, au-delà même de Badiou, nous voulions rire un peu. Pour enfoncer le clou, citons donc pour finir un texte laruelien, dont on verra peut-être après ces quelques remarques combien il remplit les réquisits stylistiques que nous venons d'identifier :

« La philosophie procède toujours par division/synthèse, elle décide d'une distinction fondamentale dont elle se fait la solution, unique et unitaire, masquant par-là qu'elle est fondamentalement cette décision. A l'inverse, la science est créditée d'une pensée que lui refuse ordinairement la philosophie, un savoir immanent mais non circulaire du Réel (comme donné), demeurant opaque au Logos philosophique. Laruelle nomme alors Science (de) l'Un ou "Non-Philosophie" cette "science transcendantale" purement théorique. Bien sûr elle ne vise pas l'Un directement mais, procédant de lui ou à partir de lui (et cela unilatéralement, de façon non réversible), décrit les règles d'objectivité non-thétiques du (non-)Un. Celui-ci n'est pas le Réel mais son reflet, sans être encore le Monde (y compris le "Monde de Sophie" : la philosophie) qualifié plutôt de non(-Un) pour marquer sa résistance naturelle à l'Un. »³³

Une dernière particularité nous a semblé reproduire un trait caractéristique du style de Badiou ou de ses épigones : noyer dans un discours abscons le rappel d'une trivialité, d'un truisme ou d'une tautologie. Lors d'une conférence donnée par le Maître à Auckland en décembre 2014, le philosophe néo-zélandais Robert Nola avait écrit un pastiche amusant³⁴ ; il y remarquait qu'au fond, une fois ôté le contexte abscons de cette *lecture*, le discours de Badiou se réduisait à dire que la finan-

³³ Didier Moulinier, *Études sur la non-philosophie de François Laruelle*, écrit par l'auteur pour Wikipedia, entrée « François Laruelle », repris sur le site « La non-philosophie », URL : <http://la-non-philosophie.blogspot.fr/2008/10/quest-ce-que-la-non-philosophie.html>, accédé le 29 mars 2016.

³⁴ Massimo Pigliucci, « The World's Greatest Living Philosopher », Scientia Salon, 3 février 2015, URL : <https://scientiasalon.wordpress.com/2015/02/03/the-worlds-greatest-living-philosopher/>, accédé le 30 mars 2016.

ciarisation de l'économie a fait beaucoup de mal aux populations. Voilà qui n'est guère contestable, mais pas très nouveau non plus, ni très philosophique... Benedetta Tripodi s'est pourtant abstenue de proférer des trivialités ; elle s'en est tenue, parfois, à des tautologies comme « *the fights that have been fought, or unfought* », ce qui ne veut plus dire grand-chose quant à ces combats.

C'est pourquoi cette expérience d'écriture n'était que partielle, et, comme la conclusion à laquelle nous sommes parvenus l'indique, il va falloir maintenant s'atteler aux conséquences pratiques de cette étude.

Pour (non)-finir

Avant d'être une « intervention » philosophique (on aura reconnu, espérons-le, ce vocabulaire), le canular Tripodi ciblait un système de légitimation sophistiqué, sur lequel repose l'évidence selon laquelle Badiou est notre plus grand penseur. Au passage, nous avons formulé quelques propositions sur la structure institutionnelle de la production des discours dits « philosophiques », et sur un type d'écriture philosophique dont Badiou constitue le représentant sinon le meilleur, du moins le plus connu. Nous avons aussi tenté de dire ce que cette intervention *n'était pas*, afin de prévenir toute polémique inutile.

Plusieurs agacements, indiquions-nous, furent au principe de cette farce. Il est peut-être temps, pour clore, de les étayer. Colporter que Badiou est le plus grand philosophe, cela donne au grand public cultivé une image faussée de ce qu'est la philosophie, d'où le désir de rectifier un peu l'image. Mais cela ne serait guère dommageable si, en sus, cette éminence n'engageait pas aussi bien la théorie politique, et que Badiou n'apparaissait pas comme « le grand philosophe de la gauche (ou la gauche de la gauche) ». Que ce grand philosophe soit maoïste, voilà qui nous semble une catastrophe pour la gauche elle-même, et c'était une autre raison de s'attaquer à la statue du grand homme.

Mais l'effet de *distorsion* produit par Badiou sur l'image de la philosophie n'est pas grand-chose quant à l'*effet d'écran* qu'il induit. Il existe (même en France) beaucoup, beaucoup de philosophie, et de philosophie politique, intéressante, susceptible d'éclairer le grand public sur des problèmes précis, et capable de se rendre compréhensible à qui accepte de faire un effort analogue à ce qu'exige tout texte scientifique. À l'ombre du grand philosophe, tout cela ne se voit plus, ou pas assez³⁵.

³⁵ Derrière cette assertion, nous savons qu'il existe une vraie thèse quant à la nature de l'activité philosophique : nous la voyons bien différente de l'image du grand philosophe génial, maître de vie et créateur de systèmes ; au contraire nous la rapprocherions volontiers de celle du physicien théorique, qui traite de problèmes précis, hérités d'une certaine tradition, et pour lesquels il élabore des solutions théoriques en dialogue avec ses pairs. D'autres philosophes contesteront cela, les deux partis peuvent se défendre, d'autant plus que l'on ne peut ignorer la dimension intrinsèquement éthique du projet philosophique originel, donc nous n'entrerons pas dans ce débat.